

Jacques Borsarello

Réaltor B

***chronique d'un musicien
entre deux siècles***

2003

On rentre dans un couloir très long, il y a des portes fermées partout. Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir derrière ? Le monsieur nous pousse dans une pièce à gauche, oui à gauche, c'est comme la poche du boulard.

Maman m'enlève ma petite veste bleue, celle avec l'écusson sur la poche. Je la mets pour aller à la cathédrale le dimanche matin. À la messe, le curé il parle en latin. Je comprends rien de ce qu'il dit. Avec Fredo quand on chante très fort les prières, on raconte n'importe quoi. Mais Kika elle dit toujours qu'on sera forts en latin à l'école.

Le professeur a dit : « On commence par le petit dernier. » Je le regarde. Il est grand. Il est gentil, il me caresse la tête. Je fais pareil à notre chien Jules. Il est très gentil, Jules, on nous l'a donné, mais il a peur de l'eau. Maman dit que j'ai cinq ans. « Et demi », j'ai rajouté. Elle voudrait savoir si je peux commencer. Elle dit que j'ai déjà joué sur le violon de mon frère pour m'amuser. « Ah ! a dit le professeur, c'est bon signe. » Aïe ! pourvu qu'il me demande pas de jouer, moi après tout je faisais que chasser la coccinelle. Il me prend les mains, les regarde, les tâte. Il me fait tendre les bras et finit par dire qu'il faudra que je commence « sur un quart de violon ». C'est quoi un *car de violon* ?

Il veut que je chante une chanson pour voir si j'ai de l'oreille. Bien sûr que j'en ai de l'oreille, c'est Kika qui le dit toujours. Quelle chanson je pourrais lui chanter ? Il insiste en me poussant l'épaule. Tiens ! celle qu'on chante dans la voiture en rentrant de Marseille pour faire passer les kilomètres. *Le Pastourio*. On la chante à plusieurs voix, Fredo il fait toujours la basse parce qu'il joue du violoncelle et moi je chante comme Tatan.

Le professeur a dit que je chantais juste. On verra en septembre. Septembre, c'est loin, il y a les grandes vacances avant.

C'est au tour de mon frère maintenant. Là c'est du sérieux, lui il joue très bien. Maman elle dit qu'il en fera son métier plus tard. Mais comment elle le sait déjà ? Il fait plein de morceaux très difficiles et Maman l'accompagne au piano à la maison. C'est beau et des fois j'ai envie de pleurer quand ils jouent.

Pendant la leçon de Luc, je vais sur les genoux de Maman. Je regarde mon frère qui a l'air sérieux, comme quand il pêche, en écoutant le professeur. C'est long. À chaque fois je crois que c'est fini, et il recommence un autre

« Les années se sont écoulées ; je me suis installé un petit établi à côté de celui de mon mari, dans notre appartement de Montmartre. Notre vie n'était faite que de bois, de bois et encore de bois. Il y en avait partout où on pouvait l'entreposer. On trouvait des copeaux dans tous les coins, jusque dans notre lit, et cela pendant toute notre vie. Frantz devint rapidement un luthier célèbre, courtisé par les meilleurs musiciens du moment. J'ai ainsi vécu dans un milieu qui a favorisé mon épanouissement. Pour ne pas être « la femme du luthier », j'ai travaillé dur afin de devenir son égale et mériter le respect. Après quelques courtes années, les commandes ont afflué. J'ai fabriqué tant d'archets ! J'en ai oublié le nombre exact.

« Il y en a un cependant dont le souvenir ne s'est pas effacé. C'est certainement celui-là qui m'a ouvert la grande porte. Il n'était pas plus extraordinaire que les autres mais il m'a permis de passer un cap, d'entrer dans la cour des grands.

— Est-ce celui qui s'est vendu aujourd'hui ? demande Dietrich.

— Non, c'est l'archet du père de Marcel. Peu après mes débuts comme archetière indépendante, monsieur Lorré me téléphona, c'était au mois de septembre je me souviens, pour me commander un archet que je devais créer dans un morceau de pernambouk qu'il avait acheté au Brésil au hasard d'une tournée. Cela faisait une dizaine d'années qu'il l'avait oublié chez lui, au sec, dans un ancien pétrin qui lui servait de bureau. Je mis tout mon cœur et mon art à lui fabriquer un archet qui ne le décevrait pas et qu'il pourrait conserver durant toute sa carrière, malgré les pièces de collection qu'il possédait déjà. Je crois d'ailleurs qu'il ne s'en est jamais séparé, n'est-ce pas Marcel ?

— En effet, il est toujours en compagnie de son bel alto et de ses autres archets dans son étui. Ils attendent qu'un rejeton de notre famille ait le courage de se lancer dans ce métier difficile de musicien. Il est toujours aussi beau. Il est resté droit comme un I dans sa belle fourniture d'argent.

— Oh ! pour ça il était splendide. Quand ton père l'a essayé, il l'a tout de suite adoré. Le soir-même il le jouait à l'opéra dans *Don Quichotte* de Massenet, je me souviens. Il m'a confié un jour qu'à chaque fois qu'il exécutait un certain passage du quatrième acte, spécialement beau, il

rencontres, et un flot de sujets étrangers au véritable but qu'il s'était proposé, la musique, il se décida prudemment à aborder le travail. Les jambes flageolantes, il préféra s'asseoir sur un haut tabouret qui l'aida, en surplombant les musiciens, à se donner l'importance qu'il souhaitait.

Il avait choisi, pour commencer, un *concerto grosso* de Corelli, dont les difficultés incombaient en grande partie aux solistes de pupitre et dans lequel le chef n'avait pas grande responsabilité. La baguette Karajan pointée vers le plafond, tel un grand *maestro* prêt à lancer un départ qu'il n'avait jamais donné, il sentit soudain comme un blocage au bras droit. Mais personne ne put s'apercevoir de la panique qui le saisit tout à coup tant son habileté à camoufler son ignorance fut rapide. Diriger un disque dont on suit la musique et se trouver face à des musiciens de métier « dressés » à réagir au geste d'un chef, sont deux réalités bien différentes.

Comment s'y prendre pour donner ce fameux départ ? Habitué à saisir au vol la musique déjà commencée, il ne s'était jamais posé le problème ! Un véritable malaise aurait pu s'installer dès les premières minutes et entraîner son irréparable incréibilité, mais il eut un éclair de génie qui le sauva *in extremis* du ridicule. Maintenant sa baguette bien tendue, il se pencha humblement vers le violon *solo*, qu'il avait habilement choisi parmi les meilleurs, et d'un air entendu lui demanda si, dans ce premier mouvement, il préférerait qu'il batte la mesure à la noire ou à la blanche. Sans se douter de la perfidie de la question, celui-ci lui indiqua le mouvement à quatre que René s'empressa de suivre. Dans la seconde, l'orchestre déjà prêt démarra tout seul. René ne laissa pas s'échapper la chance qui s'offrait à lui. Il simula une gestique de chef, comme il l'avait d'ailleurs toujours pratiquée, et continua sur sa lancée en essayant de maintenir le *tempo*. De temps à autre, il jetait un œil discret, déguisé en regard faussement complice, à l'archet du violon *solo*. Se donnant ses airs inspirés, il n'avait en réalité qu'un souci : ne pas s'arrêter !

La lecture se poursuivait ainsi sans encombre ; l'orchestre jouait et René suivait. C'est avec beaucoup de fierté qu'il termina la répétition, ayant totalement oublié ses difficultés du début. Content de lui et de ses prouesses, il avait réussi à bernier tout l'orchestre. Enfin, le croyait-il. Encore jeunes mais déjà dotés d'un certain savoir-faire, les musiciens, par amitié ou simple intérêt économique ne firent aucun commentaire parti-

bout des lèvres pour ne pas me contrarier. “Nous allons disparaître, alors”, dis-je effondré. Les mois qui suivirent, de nombreuses grandes paroisses – Notre-Dame, La Trinité – prirent la même décision et l’Opéra-Comique finit par les imiter. Le modernisme frappa bientôt la France entière. Les souffleurs s’éteignaient un à un et cherchaient vainement à se reconverter.

« Le sort s’abattit finalement sur moi. André et le père Adrien, auxquels j’étais lié par une profonde amitié, afin de m’épargner, avaient retardé l’échéance à Saint-Germain, à la limite du possible. Pour notre malheur, André fut renversé par une de ces satanées automobiles et dans le même temps, le père Adrien, vu son grand âge, dut se retirer.

« Le jeune organiste qui fut nommé, partisan du progrès, ne s’arrêta pas à de simples considérations affectives. Il incita le nouvel abbé à électrifier l’orgue au plus vite et je dus me résigner.

« C’est lors de la dernière messe durant laquelle je soufflais, que mon cœur a lâché. Je n’ai rien dit à personne et j’ai fini mon service comme à l’accoutumée. J’ai si mal poussé sur mes leviers ce jour-là que personne n’a semblé regretter le temps des souffleurs.

« Je suis rentré chez nous en titubant sous la pluie, au milieu des tranchées, comme un homme ivre, moi qui ne bois jamais une goutte d’alcool. Je me suis mis au lit et n’en suis pas sorti.

« Le père Adrien est venu me voir et m’a supplié de me faire soigner, de réintégrer l’église, de trouver un autre travail. Pour moi, c’est trop tard. Je n’ai plus goût à rien.

« Seul mon métier me faisait vivre. Je n’ai plus qu’à attendre la fin en écrivant le témoignage de ma vie en hommage à cette profession obscure, sans honneur et cependant essentielle depuis l’avènement des orgues au dixième siècle.

« Bientôt la mort m’emportera et avec elle, le dernier des souffleurs. »

Une date au bas de la page indique que mon père a fini son récit hier. Il est mort au petit matin. Pas un râle, pas une plainte ne sont venus troubler le silence de la chambre. Le petit Benoît de Saint-Germain est parti sur un souffle, sans levier, sans musique.

11 juillet 2001